

Atelier de Lecture Lacan, Aigle, le 10 février 2024
L'Etourdit, Commentaire pages 462-465
« Ce d'un glissement que Freud (...) qui s'inscrit de ces quanteurs »

Juste un petit mot avant de commencer : le texte est très complexe et on peut avoir des lectures différentes à plusieurs niveaux. Je vais donc vous donner ma propre lecture singulière des pages qui vont suivre – une lecture qui a nécessité à chaque paragraphe, à chaque ligne, de payer de sa propre personne pour arriver à en extraire quelque chose d'intelligible : je fais donc appel à l'indulgence de l'assistance, si à certains moments ma lecture peut vous paraître en opposition avec la vôtre, voire contradictoire. On pourra en tout cas en discuter ensemble par la suite.

Donc, dans le premier paragraphe qui débute par « Ce d'un glissement que Freud n'a pas su éviter » ; qu'est-ce qu'exactly le glissement de Freud selon Lacan ? Si un glissement a eu lieu, on peut supposer que pour Lacan, Freud était en train d'aller dans une certaine direction, sur une certaine voie, et hop ! , il n'a pas pu éviter de glisser ailleurs, sur une autre voie. Donc, Freud aurait glissé d'une voie, disons d'une dimension à une autre. Quelles seraient alors ces deux dimensions dans ce paragraphe ?

La « signifiante » renvoie à la signification. Or, on n'a pas ici la signification... du phallus, mais bien la signification de l'organe.

Dans ma lecture, le glissement que Lacan attribut ici à Freud est d'avoir confondu, voire déplacé ce qui relève disons du symbolique, ici le phallus, la fonction phallique « universelle », vers le réel, mais au sens du réel biologique, l'organe dans ce cas. Il me semble que ces deux dimensions, celle symbolique et celle disons plutôt biologique, se manifestent à plusieurs endroits dans cette page 462 :

- 1) Avec notamment le « sex-ratio », c.à.d. le « rapport », « ratio » des sexes anatomiques ; qui n'est pas de la même étoffe que le rapport, ou plutôt le non rapport sexuel propre au discours psychanalytique.
- 2) Au niveau de l'opposition entre le phallus et le germen du paragraphe d'après.
- 3) Et enfin au niveau de la tentative de fonder une race avec la phrénologie, voire la physiologie du visage ; alors que, comme on le verra, la seule chose qui peut fonder une race pour Lacan, n'est pas le biologique, mais bien les discours en action.

On abordera tout ça dans un instant : je voulais juste souligner pour le moment qu'une possible clé de lecture pour cette page 462 est avec ces deux dimensions, symbolique et biologico-réelle, et du possible glissement de l'une sur l'autre.

Donc, revenons au premier paragraphe : je pense que Lacan joue un peu ici avec son « il n'y a pas de rapport sexuel » et le « rapport des sexes », le « sex-ratio ». Il précise entre

parenthèses « moitié-moitié » : à mon sens, ça donne un peu l'impression que si on reste au niveau organique, biologique, il y aurait un « rapport » entre hommes et femmes, un rapport d'un « maintien, fécond » comme s'exprime Lacan, de 1 : 1 : un homme pour une femme, une femme pour un homme. Ou si on veut un peu pousser la chose, le « sex-ratio » homme-femme est de 1 divisé par 1 et donc ça fait Un, il y a « rapport » parfait, sans reste. Enfin, le « moitié-moitié » décrite par Lacan me fait aussi penser à l'idée de complémentarité : l'homme serait complémentaire de la femme et la femme de l'homme, dans cette, comme s'exprime Lacan, « universalité des croisements » ; alors qu'en psychanalyse il n'y a pas de complémentarité entre l'homme et la femme.

Une précision : quand Lacan dit, concernant le sex-ratio, « le maintien, fécond *semble-t-il* », il se réfère probablement à un article qui était assez récent à l'époque de la parution de l'Etourdit, « Extraordinary sex ratio » du biologiste britannique Hamilton, publié en 1967, et où il essaie de démontrer pourquoi, dans une conception évolutionniste darwinienne, nous gardons toujours ce sex-ratio de 1 sur 1.

Dernier point pour ce paragraphe : lorsque Lacan dit que dans l'universalité des croisements dans l'espèce, chez ceux qui y font le plus grand nombre, de leurs « sangs mêlés », il se réfère à qui par « sangs mêlés » ? La signification – vieillie – de « sangs mêlés » se référait aux enfants issus de deux races différentes. Je me demande alors si Lacan ne se réfère pas ici au produit du mélange de ces deux races qui sont celle des hommes et celle des femmes, c.à.d. que nous tous, êtres parlants, sommes des sangs mêlés, sommes un « mélange » entre un homme et une femme. Aussi l'origine, même si incertaine, du terme « race », viendrait du bas latin « ratio » ; exactement comme dans *sex-ratio*, du rapport entre les sexes.

Pour résumer, je pense que Lacan parle ici de « sang mêlés » pour nous rendre attentifs au danger de considérer qu'il y aurait une « race pure », sans mélange. Précisons que si le terme de « race humaine » est depuis longtemps récusé en biologie - on garde néanmoins le terme de race pour certains animaux *domestiques*, comme les chiens ou les chevaux de race. On verra ça à la page 463.

Deuxième paragraphe : « Il est curieux que la reconnaissance... » ; ici Lacan poursuit par rapport au « glissement » de Freud : ce dernier aurait bien vu qu'au niveau organique, somatique, il y a trace, présence des deux sexes (en effet, le terme bisexualité, était déjà utilisé en biologie – avant Freud, qui du reste va s'en servir avec Fliess – et ceci, bien que le système XY chromosomique de la sexuation n'ait pas encore été découvert). Donc on pourrait dire que le terme de « bisexualité » reprend ici les « sangs mêlés » du paragraphe précédent : il y aurait une partie masculine et une partie féminine chez les deux sexes, mélange.

Or, pour Freud, en tout cas au niveau de l'inconscient, il n'y a qu'un seul signifiant, souvent confondu par lui avec l'organe – en tout cas avec son image - et qui représente la sexualité :

le phallus. C'est comme ça que je comprends la phrase de « couverture du phallus à l'égard du germen » : ici je pense que le germen renvoie à une dimension plus réelle, au sens d'un réel biologique comprenant les 2 sexes - alors que le phallus a plutôt statut de semblant : le phallus, la fonction phallique viendrait couvrir quelque chose de la différence des sexes, voire couvrir quelque chose de la jouissance ; mais on abordera tout ça après.

Aussi, avec le germen, si on se réfère à la reprise par Freud du germen de Weismann dans le chapitre VI de « Au-delà du principe de plaisir », voire dans le schéma résumé qui en donne Miller dans « Biologie lacanienne », il y a aussi l'idée de quelque chose qui se transmet entre les générations, entre les différents « somas », ce qui donnerait une lignée, voire une race.

Justement, par rapport à la race, passons au paragraphe suivant. Ici Lacan nous dit que c'est dans le mythe de « Totem et Tabou » que la « touthommie » de Freud se révèle. Dans ce mythe, logifié par Lacan, nous avons la fonction universelle de la castration, pour touthomme, fondée, soutenue par le père de la horde, le « homme-moinz-un » (au-moins-un), celui qui fait exception, qui dit « que non » à la castration – et qui serait supposé jouir de toutes les femmes. Peut-être, pour décrire la chose dans d'autres termes un peu moins mythiques, on pourrait dire que nous sommes tous sujets au langage et à la loi, nous sommes tous marqués par le langage, par le signifiant, et donc tous sujets à la castration. Pourtant, il y a deux points qu'on ne doit pas *oublier*.

1) Premièrement, ce langage, cette loi ne peut se fonder que sur une exception qui la nie : rappelons-nous de la page 451, que « tout homme soit mortel », ne s'énonce pas de nulle part et que chaque formule universelle se contient d'une existence qui la nie (cette formule). Aussi, comme proposé par La Sagna, le fait que Lacan écrit touthomme en un seul mot, serait pour marquer que l'universel en psychanalyse – qui in fine se réduit toujours au « possible », p.451 – n'est pas le même que l'universel au sens plus classique, voire Aristotélien, du « tout homme est mortel ».

2) Deuxièmement, comme indiqué dans le titre de « contrer l'universel », on pourrait aussi dire que dans ce paragraphe Lacan vient un peu « contrer la touthommie » freudienne, comme du reste il l'avait déjà fait à la fin de la question IV de Radiophonie, page 429, que nous avons vu il y a 3 ans, en critiquant le monocentrisme de Freud, où tout tourne autour de ce luminaire maître qu'est le Père et son meurtre, c.à.d. son élévation à l'ordre symbolique. Alors, qu'est-ce qui vient contrer la touthommie, qu'est-ce qui objecte à la sursomption (*haufhebung*) totale et totalisante de la chose au signifiant ? Lacan le dira à la fin de cette partie que je vais vous présenter, en « abattant ses cartes », comme il s'exprime (cf. p.465).

Je ne sais pas à quel mythe de la Bible Lacan se réfère, en disant que « Totem et Tabou » en porte la marque : est-ce que ça a à voir avec la genèse, Adam et Eve ? Dieu sait !

Enfin, Lacan nous dit que le mythe freudien est finalement là pour rendre compte « des voies tordues » par où procède, là où ça parle – donc chez les parlêtres – l’acte sexuel. Comme Miller a pu dire dans un cours intitulé « L’érotique du temps », et concernant plus précisément « L’érotique de l’espace », chez l’être humain, pour aller d’un point A à un point B, le plus rapide n’est pas forcément la ligne droite, mais il y a tout un circuit pulsionnel *tordu* pour de A arriver à B, pour que d’un sexe on arrive à l’autre : preuve justement le besoin de passer par le Père, par son meurtre et par l’instauration de la loi, pour parvenir à l’autre sexe dans l’acte sexuel. On n’est pas des êtres instinctuels, mais bien pulsionnels.

Le prochain paragraphe : « Présumerons-nous que de thomme... ». Ici Lacan me semble qu’il veut dire que – si au niveau phylogénétique – de la lignée, de la transmission (pensons à ce que nous avons déjà dit du germen) – il y a une trace biologique, eh bien, cette trace ne fait pas un ensemble, un peuple, une race : « qu’dale (rien du tout) à se pourtouter » ; mais bien il n’y a de race, au sens de trace biologique, qu’à se « thommer », c.à.d. à se diviser dans le un par un. Donc la biologie ne fonde aucun ensemble, aucune lignée, aucune race.

En effet, dans le paragraphe suivant, où Lacan nous fait la grâce pour une fois de s’expliquer, il montre dans l’histoire les tentatives de fonder un ensemble, voire une race humaine, à partir de certaines caractéristiques physiques : nous avons la phrénologie de Gall et sauf erreur, à vérifier, j’ai le souvenir que dans un moment de la phénoménologie, pour Hegel l’esprit est un os, et je crois même que cet os est ce « crâne » humain dont parle Lacan – et Hegel de faire un lien avec le Golgotha, la « montagne » où le Christ a été crucifié et qui se traduit par « crâne ». Mais il faut vérifier...

Avec Lavater, nous avons tous ses volumes sur la physionomie du visage.

Enfin, j’ajouterais qu’aujourd’hui nous avons l’imagerie cérébrale : par exemple, est-ce que les hommes et les femmes ont le même cerveau ?

Dans le paragraphe suivant, on voit que la conceptualisation, voire la théorie, ne se cantonne pas qu’à la théorie, mais peut avoir des « lourdes » conséquences dans la pratique : notamment la phrénologie utilisée par les canailles nazies, et leurs collabos, pour faire consister l’Autre étranger, celui qui, pour reprendre les termes du « temps logique » de Lacan, ne serait pas un homme : ici le juif.

Ce dernier point est très important et j’aimerais faire ici une petite parenthèse : on voit avec cet exemple funeste du troisième Reich, qu’au fond il n’y a pas d’universalité, il n’y a pas « Alle Menschen Werden Brüder » « Tous les hommes deviennent frères » (Cf. la Neuvième), sans un reste, un résidu, sans le déchet de l’opération.

Voilà en tout cas où ça a amené la fraternité des corps, termes employés par Lacan à la fin du séminaire « ... ou pire » : ça a justement amené au pire ! On le voit ici avec le troisième Reich, c'est une évidence.

Peut-être que c'est un peu moins évident de le voir ailleurs, là où on s'y attendrait le moins, par exemple dans les « droits universels des hommes » : évidemment ces droits sont très importants, néanmoins, en tant que sujets avertis par le discours analytique, il faut qu'on reste vigilants à tout discours avec vocation universelle, fût-il au nom du plus grand Bien. Il ne s'agit pas d'y aller « contre » bien entendu, mais peut-être il s'agit d'arriver à « contrer » quelque chose de cet universel aussi. Pourquoi, au nom de quoi ? Je n'ai pas vraiment la réponse, mais rappelons-nous juste que quand Lacan rédigeait l'Etourdit, mai 68 était encore très proche, et au-delà des droits des hommes, le discours féministe s'efforçait à faire entendre aussi le droit des femmes.

Enfin, pour clore cette parenthèse, je rappellerai le texte formidable d'Éric Laurent « Racisme 2.0 », qui commente le temps logique de Lacan, et qui fait remarquer qu'un homme ne sait pas ce que c'est qu'un homme, mais juste ce que n'est pas un homme, et voilà, comme s'exprime Lacan, page 213 des Ecrits, « le mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation « humaine », en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie ».

Reprenons le texte de l'Etourdit.

Au paragraphe suivant, Lacan nous dit que la race ne se constitue pas de la biologie, mais bien par l'ordre symbolique et plus précisément l'ordre des discours : on voit à nouveau l'opposition entre ces deux dimensions, celle d'un réel au sens biologique et celui du symbolique. Lacan décrit ensuite les places symboliques dans trois discours – celui du maître, celui universitaire – le pédant pouvant être le professeur qui montre son érudition avec suffisance – et enfin le discours de la science, des « scientes ». Il parlera enfin du discours analytique seulement dès le deuxième paragraphe de la page 463.

Dernier paragraphe de la page 462 : ici Lacan utilise un néologisme : « cervage ». D'un côté je crois que ça renvoie à servage, servir, serf. Puisqu'il parlait de phrénologie juste avant, peut-être il joue aussi entre servage et cerveau. Et à la page 463 et 464 il joue aussi entre le service de la salle de garde, le cervice, avec c, et la cervicale, au sens de plier le cou, j'imagine en se référant aux jeunes médecins - voire à certains exégètes comme Ernst Jones (p.464) - qui plient leur cou devant le patron, tout en aspirant au patronat (cf. p.453).

En tout cas, dans ce paragraphe, on retrouve ce qu'on venait de dire : ici le peuple de la Grèce ancienne, c.à.d. les êtres humains, se constitue, « se situe » à partir de ce qui est rejeté, les Barbares. Si vous lisez Aristote, notamment dans sa Politique, ou l'Éthique à Nicomaque et à

Eudème, vous verrez tous ses efforts, non concluants, pour arriver à différencier la race des maîtres, des dominants, et la race des esclaves, des dominés : il essaie avec des différences objectives, biologiques (comme par exemple entre les hommes et les femmes), mais il n'arrive pas vraiment à conclure, notamment le maître et l'esclave ne sont pas toujours de sexe opposé, et - comme Lacan s'exprime dans le chapitre 12 du séminaire de l'Envers - « les bras lui en tombent ».

En tout cas, et du servage Grec, et de Lévi-Strauss avec ses structures élémentaires de la parenté et de l'ethnographie, de tout ça le docteur Lacan s'en passe, et il ne s'intéresse qu'aux « discours en action », peut-être aussi au sens des discours en action aujourd'hui, en 1972 : le discours du patronat et de la classe des ouvriers, le discours universitaire avec les étudiants et leurs revendications, le discours féministe, et bien entendu le discours analytique.

Page 463, premier paragraphe : ici Lacan souligne encore que la race n'est constituée que par des discours.

Le signifiant « horticulteur » nous fait entendre en arrière-fond la « culture », et le mot signifie étymologiquement « l'art de cultiver les jardins », le mot « art » étant aussi présent dans ce paragraphe. Le fait que la race soit effet de discours, on l'entend aussi bien avec les animaux « domestiques », par exemple avec les chiens et les chevaux de race, placés ensemble par l'homme dans des lieux, des jardins, pour qu'ils se croisent et donnent une lignée, une race pure, sans mélange, et qu'on paye très cher.

Enfin, pour faire le lien avec le paragraphe qui va suivre, on peut aussi détecter en filigrane la dimension de domination dans cette question de la race, aussi bien que dans la plupart des discours en action. Comme Lacan le rappelle dans Télévision, « les animaux en mal d'hommes, on dit pour ça : domestique », le « dom » renvoyant au latin « dominus », le seigneur, présent par exemple dans le « cervage » du Moyen-Age, où le serf cultivait la terre, le jardin du seigneur.

Donc la plupart des discours ont un aspect de domination : on l'entend déjà dans l'avant-dernier paragraphe de la page 462, avec l'agent en position active, dominante (le maître, voire l'enseignant, le pédant, ou encore le scientifique, le scient) et l'autre étant celui qui pâtit (l'esclave, l'élève, voire le scié).

Tous les discours sont donc des discours de domination... Tous ? Non, il y en a un qui résiste : c'est comme ça que je comprends la phrase - deuxième paragraphe de la page 463 - « le discours analytique pour toute ça à contre-pente » : autrement dit ce discours vient contrer cet aspect de domination de l'empire du symbolique, de l'universel au sens classique. Aussi, l'universel en psychanalyse, le « tout-homme » en un seul mot, se réduit toujours à du possible, et donc n'est pas pareil que l'universel du « tout homme » classique en deux mots. Rappelons-

nous de la page 451, où Lacan nous signale qu'aucun dit, autant universel soit-il, « ne s'énonce pas de nulle part », mais bien il y a toujours un dire derrière ; et c'est peut-être bien le réel de ce dire qui vient contrer l'universel et que le discours analytique essaie de serrer « de sa boucle ».

Tout ça a des conséquences : ne serait-ce que l'autre du discours analytique n'est plus le patient, celui qui pâtit la domination de l'analyste, ce dernier pouvant par exemple venir interpréter avec son savoir l'autre qui se retrouve en position « d'analysé » ; mais bien grâce à Lacan et au discours de l'analyste, l'autre est désormais « l'analysant » ; nous sommes donc au paragraphe suivant.

Comment comprendre la première phrase « l'analyste doit être d'abord l'analysé » ? Je l'entends comme un rappel pour les analystes, qui eux aussi ont été jadis des analysants, eux aussi ont cru au sujet supposé savoir : c'est peut-être une façon qu'a Lacan de nous prémunir contre une possible ségrégation à l'intérieur même du discours analytique, avec d'un côté les analystes et de l'autre les analysés.

Aussi, il y a peut-être en arrière fond l'idée que le discours analytique amené par Lacan, le changement de la position de l'analysé en analysant, devrait avoir des effets vis-à-vis des jeunes analysants, voire les jeunes médecins de la salle de garde – rappelons-nous que l'Etourdit commence avec l'hommage au Dr Daumézon et à l'hôpital Henri-Rousselle. Un effet donc de redressement de leur cou ; d'une position au service du patronat, voire « de faire la valetaille des empereurs » comme Fernel (Cf. p.454) – à une position disons plus « activé », active d'analysants.

Ce « redresser » je l'entends aussi, en anticipant un peu par rapport à ce qui va suivre, comme le fait de ne pas répéter simplement ce que le maître a dit en bon élève – voire parfois en évitant les points scabreux, en y mettant « le couvercle » dessus pour que ça ne fume plus (p.463) ; il ne s'agit pas de venir blanchir la psychanalyse – et pour qui ? - mais bien il s'agit aussi d'amener quelque chose venant de soi, payer quelque chose de sa propre personne.

Continuons.

Nous avons ici un intervalle. Lacan dans les paragraphes qui vont suivre, commence à introduire l'autre « moitié du sujet » p.465, en soulignant que jusqu'à présent on n'a fait que suivre Freud, notamment dans l'universalité de la fonction phallique, pour tous, et ajoutons pour toutes.

Dans ce premier paragraphe après l'intervalle, Lacan me semble dire que Freud, tout en reconnaissant deux moitiés, c.à.d. les hommes et les femmes ; les uns comme les autres il les rabats tous « de la même toise » : la toise étant une tige verticale graduée qui sert à mesurer

la taille de quelqu'un : on aura donc bien compris à quoi se réfère Lacan. Donc pour Freud, et les hommes et les femmes seraient tous soumis à l'universel de la fonction phallique.

Néanmoins, paragraphe suivant, pour Lacan reporter le côté féminin au côté masculin, ne vient que démontrer l'impossibilité du rapport sexuel entre hommes et femmes, il ne vient que pointer à son absence, Lacan jouant entre absence et ab-sens.

Justement par rapport au sens dans ab-sens, j'avais lu quelque part, mais je ne saurais plus vous dire où, (peut-être le séminaire de l'Acte analytique), que Lacan a dit que si tout sens est sens sexuel, c'est parce que il n'y a pas de rapport sexuel – et donc, pour faire « couvercle » de cette absence, on met du sens sexuel partout.

Il conclut le paragraphe en parlant de « forcer », forcer « l'ab-sens » : comment comprendre ce point ? Pour moi, je l'entends comme le forçage de vouloir tout rabattre sous l'universel de la fonction, de l'(ab-)sens phallique.

Un exemple, qui nous servira peut-être pour les pages qui vont suivre : Freud, dans son article sur « La sexualité féminine » de 1931, démarre en décrivant la dysmétrie et les difficultés avec le complexe d'Œdipe de la fille par rapport au garçon : ça ne colle pas. Alors il se demande, je le cite : « On doit donc renoncer à l'universalité de la thèse que le complexe d'Œdipe est le noyau des névroses ? » Eh bien non, Freud va essayer de démontrer, voire peut-être même « forcer » un peu la démonstration, que même pour la jeune fille, il s'agit du complexe d'Œdipe, même si « sous forme négative ». Bref, ce petit extrait pour montrer que chez Freud, à certains moments, il y a, disons, ce forçage de vouloir mesurer – si vous me permettez – l'autre dimension, l'autre moitié, avec la même toise – tout en pointant néanmoins à la dissymétrie entre les deux moitiés.

Alors, paragraphe suivant, c'est quoi le scandale dans le discours psychanalytique, que l'IPA est en train d'étouffer ?

Je pense que c'est à deux niveaux, comme nous avons deux niveaux de lecture de l'ab-sens, entre sens et absence : d'un côté le scandale est liée au « dit » de Freud que tout peut être ramené au sexuel, à du sens sexuel, cette critique est bien connue – mais deuxièmement, et c'est peut-être là le vrai scandale que l'IPA est en train d'étouffer, ce qui fâche vraiment, est bien cet absence propre au « dire » de Freud : *il n'y a pas de rapport sexuel*. Fondamentalement, c'est peut-être ça le vrai scandale que certains s'efforcent à étouffer.

Ensuite, nous avons mis sur la sellette Karen Horney, Helene Deutsch et Ernest Jones, et cette critique va s'étendre sur un nombre néanmoins assez considérable de paragraphes (je crois que Lacan était en train de bien s'amuser). Ce qui va suivre tourne autour d'un ancien

débat des années 30 sur la sexualité féminine, le complexe-d 'Œdipe et le pré-Œdipe précoce chez la femme, ainsi que le rapport de la femme au phallus.

Dans le paragraphe suivant, juste un petit mot sur la fumée : on se souviendra dans Radiophonie toute l'histoire concernant la fumée et le feu ; si avant, la fumée était le signe du feu, dans Radiophonie Lacan nous dit que la fumée est surtout le signe du fumeur, c.à.d. signe de la jouissance. Lu sous cet angle, mettre le « couvercle » pour ne pas laisser filtrer la fumée depuis la mort de Freud, signifie éviter de voir, de s'affronter à la question de la jouissance ; et - dans ce contexte précis - de la jouissance féminine.

On a aussi des petites piques envoyées à Freud : en voulant créer l'IPA pour sauver son discours, avec tous ces gens à son service – avec « c », il n'a fait que le perdre. C'est bien qu'on ne l'oublie pas, même aujourd'hui.

Dernier paragraphe de la page 463 : nous avons ici deux femmes analystes qui « font appelle », au sens qu'elles refusent l'inconscient et ce qui viendrait de l'inconscient, ses formations, pour au contraire se retourner vers « la voix du corps ». Au contraire, pour Lacan, si justement le corps a une voix – voix en tant qu'objet a, certes, mais aussi tout uniment le corps qui dirait quelque chose comme avec la toux, voire le mutisme de Dora – toutes ces manifestations corporelles sont justement une production de l'inconscient, car c'est de lui, de l'inconscient, que « le corps prend sa voix ».

Lacan fait un constat en disant que si d'un côté les femmes analystes font autorité en psychanalyse concernant ce qu'elles pourraient en dire de l'autre moitié du sujet, ici notamment la sexualité féminine, au-même temps – nous sommes en haut de la page 364 – leurs « solutions » sont un peu « légères ». Je le comprends comme une remarque faite par Lacan aux femmes : elles ne disent rien, ou alors en disent très peu sur la jouissance féminine. Mais c'est peut-être aussi une croyance qu'avait Lacan lui-même : comme cette femme qui sortirait du puits, il croyait que les femmes auraient pu venir lui révéler quelque chose jusque-là inconnu au bataillon.

Le premier paragraphe de la page 464 a été pour moi le plus abscond de toute cette partie : en gros, il critique Karen Horney et Helene Deutsch.

« Je n'aime pas rouvrir mes séminaires » : j'ai rouvert le séminaire V et j'ai lu les deux leçons du 12 et du 19 mars 1958, où en effet il reprend tout ce débat des années 30 de Horney, Deutsch, ainsi que Jones, concernant la sexualité féminine, le complexe d'Œdipe et le phallus chez la fille.

Alors justement les années 30 : le corsage dans les années 30 désignait un petit bouquet de fleurs que les femmes portaient attaché au poignet dans des balles, notamment les balles de

Prom. Or, sauf si tout va mal durant la soirée – ça peut arriver – mais sinon, on ne dance pas tout seul à un bal : nous sommes dans un « *dating* ». Le doigtier, mise à part l'objet que jadis on utilisait en médecine pour certains examens pas toujours très agréables, ce doigtier était aussi à l'époque un objet qu'on enfilait à l'extrémité du doigt – surtout les fonctionnaires de l'état - et qui permettait de tourner les pages des documents sans devoir utiliser sa propre salive. C'est en ce sens je crois que « le doigtier » fait « réserve d'eau » : ça permet de garder sa propre salive pour que Deutsch et Horney puissent continuer à arroser leurs « fleurs de rhétorique », leur *blablabla* concernant la sexualité féminine lors du *dating* avec l'autre moitié, où « un rapport s'en attende ». Voilà ma lecture de ce passage très obscur.

On verra après qu'il y a un peu un parallèle avec ce doigtier qu'on enfle au doigt, qui vient « meubler » le *dating*, et ce que Lacan dit en haut de la page 465, concernant cette apparente obligation des femmes « d'auner au chaussoir » : à mon sens Lacan est aussi en train de décrire ce « forçage » de vouloir faire rentrer à tout prix le doigt dans le doigtier et le pied dans la chaussure, vouloir à tout prix chausser la jouissance féminine dans le semblant de la fonction phallique. Mais on y reviendra après.

Ensuite, paragraphe suivant, c'est Jones, le « biais de cervice » à être sur la sellette : le terme « deutérophallicité » renvoie à un article de Jones qui s'intitule « The phallic phase » qui a été publié dans le numéro 14 de « The international journal of psychoanalysis » de janvier 1933. Dans cet article il utilise en effet le terme « deuterophallic phase » : il nous dit que chez Freud « is implied », est sous-entendu, qu'il y aurait deux phases distinctes dans la phase phallique elle-même ; tout en disant drôlement que « Freud would, I know, apply the same term, « phallic phase », to both, and so has not explicitly subdivided them ». Donc, tout en disant « exactement le contraire » du Maître, Jones nous dit qu'il dit tout-à-fait la même chose que lui, en pliant bien son cou. Juste pour préciser, le terme « deutérophallicité » pour Jones désigne cette deuxième phase (d'où le deutéro, second, deuxième), la première il l'appelle la « proto-phallic » phase.

Bref, voilà comment j'ai compris ce paragraphe, en suivant Lacan dans les deux leçons du séminaire V : pour Freud, le phallus est au centre du développement et pour le garçon et pour la fille, il y a pour les deux le stade phallique : or ni Jones, ni Deutsch et Horney ne sont d'accord sur ce point. Jones parle du stade proto-phallic et de la deutérophallicité, mais enfin ni l'un, ni l'autre sont le stade phallique à proprement parler ; et pour les deux dames, l'une accentuera plutôt le ressenti corporel chez la jeune fille, les « titillations » vaginales venants de la « voix du corps » qu'on verra bientôt, l'autre parlera plutôt du masochisme féminin, mais les deux, voire les trois avec Jones, me semblent tenter de trouver une symétrie, justement une complémentarité « moitié-moitié » entre la fille et le garçon, comme on pourrait dire entre une prise et un câble ; alors que chez Lacan il s'agirait plutôt du rapport entre une machine à

coudre et un parapluie. Enfin, on verra qu'avec les formules complètes de la sexualité, Lacan reste au fond proche de Freud : il n'y a que le phallus ; toute la question est de savoir sous quel mode il se présente, s'il est le tout ou bien le pas-tout de l'affaire.

Lacan termine ce paragraphe en envoyant encore des piques et à Jones - et aussi bien à Freud, car ce dernier « a reconnu que pour la cervilité à attendre d'un biographe (donc Jones), il avait là son homme ».

Dans le paragraphe suivant, « J'ajoute que la subtilité logique... », je ne suis pas sûr d'avoir tout bien compris. La « subtilité logique » se réfère à qui/à quoi ? Ce n'est pas clair. Néanmoins, grâce à La Sagna, on découvre que la psychanalyste de l'école de Lacan en question est Maude Mannoni : d'où on comprend un peu plus le lien avec ce qui précède, notamment concernant la « débilité mentale », car Mannoni avait publié en 1964 « L'enfant arriéré et sa mère », que Lacan avait déjà repris, il l'« avait déjà mâché » pour son auditoire à la leçon du 10 juin 1964 du séminaire XI, en parlant de « l'enfant débile ».

Donc essayons de traduire : Lacan est ici en train de nous dire que la débilité mentale – qui n'exclut pas la subtilité logique – est moins un facteur « natif », inné, biologique, une « obtusion », mais bien plutôt quelque chose ayant comme source le dire parental.

Mais c'est quoi exactement ici la débilité mentale décrite par Lacan ? Dans la leçon du 10 juin 1964 du SXI, page 215, Lacan parle « d'un nombre de cas » où il n'y a plus d'intervalle entre S1 et S2, qu'il appelle aussi la « chaîne signifiante primitive » (donc probablement se référant au dire parental). Or, quand cette chaîne se solidifie, s'holophrase, ça peut donner la psychose. Lacan donne comme exemple, en se référant au livre de Mannoni, le lien entre l'enfant, du coup ce qu'il appelle « l'enfant débile » - et sa mère – cette dernière réduisant l'enfant à n'être plus que le support de son désir, en interdisant dans cette chaîne compacte toute ouverture dialectique. C'est à ce niveau – je crois – qu'on doit comprendre la débilité décrite ici dans l'Étourdit par Lacan.

Au fond, si on reprend l'exemple donné par Dominique sur le jeu de taquin, la débilité serait le manque de cette case vide : les autres cases restent alors figées, le symbolique est gelé, ça ne bouge plus ; tout est *dit*. Et c'est quoi le nom, le signifiant qui désigne cette case vide ? C'est bien le phallus et c'est lui qui donne une signification au manque parental, c.à.d. qui donne la signification phallique.

Je suis navré pour ce détour un peu long, néanmoins on peut désormais mieux apprécier dans ce paragraphe le fait que Lacan ne dit pas que la débilité mentale de l'enfant ressort du *dit* parental, mais bien du *dire* parental. Même si dans l'Étourdit Lacan vise une dimension au-delà de la fonction phallique, on peut néanmoins voire un parallèle entre ce signifiant spéciale, cette case vide parmi toutes les autres cases, et ce *dire* qui se démontre justement d'échapper

au dit (cf. p. 453). C'est peut-être quand il y a un dit parental un peu trop compacte, gelé, sans plus cette autre dimension du dire, que la débilité mentale peut se profiler à l'horizon.

Enfin, la dernière phrase du paragraphe concernant Jones reste un peu obscure pour moi : le « c'est à partir de là » se réfère à quoi ? La débilité mentale ? Les goym, pluriel de goy, désigne le non-juif, celui qui ne fait pas partie du peuple juif : en effet Jones n'était pas juif et était d'origine britannique. Pourquoi était-il « le mieux d'entre » les non-juifs ? Lacan est ironique ? Je ne sais pas, comme je ne sais pas non plus pourquoi selon Lacan, Freud avec les Juifs n'était sûr de rien : est-ce que ça renvoie à quelque chose liée à l'exégèse des textes sacrés et à la pratique de la lettre ? Passons.

Le mini paragraphe suivant « Mais je m'é gare... », on la déjà commenté, Lacan se référant surtout à son séminaire V. Le « je l'ai mâché, mâché pour qui ? » me semble laisser un léger soupçon de mécontentement de la part de Lacan à l'égard de son ancienne assistance : en effet, lorsque à l'époque le bateau semblait couler, certaines personnes se sont précipités, rapides comme *l'éclair*, sur *la planche* flottante à côté.

Nous revoilà au dire de Freud : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Il me semble que dans les deux paragraphes qui suivent Lacan reprend et insiste à nouveau sur la différence entre ces deux dimensions du biologique et du symbolique.

Alors, Lacan précise que « il n'y a pas de rapport sexuel » ne veut pas dire qu'il n'y a pas de « rapport au sexe » : voilà comment je comprends cette phrase – une phrase qui n'est simple qu'en apparence, car si vous commencez à chercher toutes les entrées du dictionnaire pour « rapport » et « sexe », vous allez vite vous perdre comme moi sans plus rien comprendre.

Je dirais que ce que Lacan pointe ici, est que chacun n'a de rapport au sexe que tout seul, de son côté : c'est « le sexe tout seul », pour paraphraser un cours de JAM ; alors que, je crois, le « il n'y a pas de rapport sexuel » voudrait dire plutôt qu'au niveau de la rencontre, sexuelle ou autre, on n'accède pas au deux.

Autrement dit, chaque moitié a son propre rapport au sexe – c'est ce même rapport particulier qui « répartit » les deux moitiés – même si dans le paragraphe suivant Lacan va préciser ce qu'il entend – et surtout ce qu'il n'entend pas par « rapport au sexe ».

Disons d'emblée que ce qui répartit les deux moitiés est le rapport avec la fonction phallique, ses modes : ce n'est pas la fonction à être différente – il n'y a que le phallus – mais c'est le rapport lui-même à cette fonction qui varie, notée notamment par la différence entre les « quanteurs » (cf. p.465).

Donc dans le paragraphe suivant, d'autres piques sont envoyées à Horney et Deutsch – « Dieu ait leurs âmes si ce n'est déjà fait » (Karen Horney, en effet, avait déjà rendu son âme à Dieu en '52).

Lacan les critiques en disant qu'elles ont essayé de repartir la différence entre hommes et femmes en se basant sur la différence de l'organe – on notera qu'à la fin de ce paragraphe Lacan joue un peu entre « l'organe » et « l'organon » Aristotélicien, donc entre la dimension symbolique, voire logique, en opposition à celle organique. Le paragraphe précédent est désormais clair : le rapport au sexe selon Lacan n'est pas le rapport à l'organe, mais bien à la fonction phallique.

Comme La Sagna nous l'indique, les « chers mignons » renvoient en argot au sexe féminin. Le rapport au sexe – et pour Hélène Deutsch et pour Karen Horney – est donc bien lié à l'organe. Notamment chez Hélène Deutsch – je vous cite Lacan dans le séminaire V, page 298 : « l'adoption par la fille de la position masochiste (...) est constitutive (...) de la position féminine. Pour autant que la jouissance clitoridienne se trouve interdite à la petite fille, celle-ci trouvera sa satisfaction d'une position qui ne sera donc plus uniquement passive, mais d'une position de jouissance assurée dans cette privation même, qui lui est imposée, de la jouissance clitoridienne ». Donc pour Deutsch la position constitutive de la jouissance féminine est celle masochiste. Je n'ai pas trouvé l'article en question de Karen Horney, mais La Sagna nous dit que pour elle la sexualité féminine est liée aux « titillations vaginales ».

Avant de continuer dans le déchiffrement du paragraphe, un bref mot concernant cet effort pour faire une distinction entre une position masculine et une féminine au niveau de la sexualité.

Même si ici on se moque un peu de Horney et de Deutsch, dans un certain sens Lacan n'a pas non plus dit tout le contraire qu'elles : notamment dans « L'homologue de Malaga », JAM parle de la « phénoménologie de la jouissance » élaborée par Lacan dans les années 70, où d'un côté la jouissance masculine serait localisée dans le corps et serait discrète, au sens qu'elle se présenterait en éléments discrets, naturels, au sens des nombres naturels (N) ; alors que la jouissance féminine ne serait pas localisée dans une zone spécifique du corps et serait aussi « indiscrete », au sens qu'elle serait un surplus de la jouissance discrète masculine, en atteignant ainsi le réel de la « puissance du continu », au sens des nombres réelles (R) : pour être clair, il est décrit ici de façon très très savante l'orgasme masculin et l'orgasme féminin. Personnellement, je ne suis pas très convaincu par rapport à cette répartition. C'était juste pour montrer que la question est très épineuse, et ça peut arriver parfois à tout le monde de faire un peu fausse route, et non pas qu'à ceux et celles ne faisant pas partie de la même église.

Ensuite, Lacan dans ce paragraphe parle du « moi-haut » qui - d'un côté - renvoi au surmoi, Uber-Ich, et au néologisme de « surmoitié » qui sera traité à la page 468 ; mais comme pointé par La Sagna, le moi-haut renvoi aussi à l'opposition souvent évoquée par Freud entre les

parties basses (le moi-bas) et les parties du haut, le moi-haut. On sait en psychanalyse que dans certains cas des parties qui se trouvent en dessous de la ceinture peuvent être transférées, voire se sursumer vers le moi-haut, devenir donc symptôme dans la dimension signifiante. Pensons notamment à Freud qui, dans le cas Dora (Cinq Psychanalyses, pp.85-86) dit que « les manifestations morbides sont, pour ainsi dire, l'activité sexuelle des malades ». Justement, prenons l'exemple de la toux chez Dora pour continuer à déchiffrer ce paragraphe.

« C'est que cette moitié (donc le moi-bas, l'organe) y fasse entrée (dans le moi-haut) en emperesse pour qu'elle n'y rentre que comme signifiant-m'être (et donc plus en tant qu'organe) de cette affaire du rapport au sexe ». Autrement dit, chez le parlêtre, le sexe, au sens de ce qui serait biologique, lié à l'instinct et à la reproduction de l'espèce, voire de la race animal, se sursume au niveau signifiant, l'instinct rentrant dans le circuit tordu de la pulsion, et l'organe devient le signifiant maître qu'est le phallus : « ceci tout uniment (là en effet Freud à raison) de la fonction phallique, pour ce que c'est bien d'un phanère unique », unique, car et chez l'homme et chez la femme on a affaire au-même signifiant, comme disait Freud.

Ce mot très ancien de « emperesse » se réfère à la femme, voire à la veuve de l'empereur, donc l'impératrice. Emperesse était un terme utilisé au moyen-âge, et en cherchant sur Wikipedia j'ai vu qu'il se référait surtout à « Mathilde l'emperesse » du saint empire romain Germanique au 12^{ème} siècle. Veuve de son premier mari Henri V, et n'ayant pas pu avoir d'enfants, son père Henri Ier, sans des héritiers mâles, annonce que sera sa fille Mathilde qui lui succédera, en devenant « emperesse ». On voit donc que les insignes du père, le titre de noblesse, mais aussi bien la toux si on se réfère à Dora, deviennent symptôme en lieu et place de ce qu'il n'y a pas : le rapport sexuel.

Aussi, pour faire un lien avec la clinique, et on anticipe ici sur le « ravage » qu'on verra à la page 465, on sait que les femmes sont parfois prêtes à sacrifier tous leurs avoirs pour un homme, pour que cet homme puisse leur donner de l'être – « signifiant m'être » - être d'emperesse, ou tout uniment l'être femme. Mais on va y revenir après.

Pour les trois prochains paragraphes, la lecture de « Sexualité féminine » de 1931 de Freud a été pour moi un allié précieux pour arriver à mieux déchiffrer le texte.

Donc, dernier paragraphe de la page 464 : ici Lacan, tout en disant que Freud avait raison dans le paragraphe précédent à considérer qu'il n'y a qu'une seule fonction pour les deux moitiés, celle phallique, ici Lacan se démarque du maître, en « révisant » non seulement la logique classique de l'Organon aristotélicien – comme on verra à la fin de la page 465 – mais bien aussi certains dits de Freud concernant la sexualité féminine.

Le mot « chaussoir » - vient de l'ancien français et se référait au chausse-pied. (Juste en passant, je me demande si l'emploi par Lacan de tous ces mots très anciens dans ces pages

– emperesse, corsage-doigtier, chaussoir – ne sont pas aussi une façon de pointer à l’aspect dépassé, un peu vétuste de certaines conceptions psychanalytiques quant à la femme et à la sexualité féminine).

Donc dans ce paragraphe, finalement assez drôle, on voit la critique de Lacan faite à Freud d’avoir voulu « chausser » toute la jouissance féminine dans la chaussure du semblant phallique, en négativant ainsi cette jouissance, en la soumettant à la castration.

« Auner au chaussoir », la aune nous renvoi à la « toise » de la page 463 : c’est encore l’unité de mesure, la tige verticale, c.à.d. la métrique phallique. On constatera aussi que Lacan utilise des mots assez forts, comme « obligation » - concernant ce « forçage » pour faire rentrer toute la jouissance féminine dans le semblant phallique.

Cette « obligation » on peut par exemple la retrouver dans les interventions freudiennes avec Dora : *exit* le point d’interrogation sur « qu’est-ce qu’une femme ? » et forçage de l’analyste en pointant à l’amour pour monsieur K., voire forçage vers la supposée normalité, notamment quand Freud dit « une fille de cet âge, doit savoir comment se comporter dans ces situations ». Il est vrai que « Me-too » ou « balance ton porc » n’avaient pas encore vu le jour, alors que quand l’Etourdit a été rédigé en 1972 on avait déjà le MLF, le mouvement de libération des femmes, comme on le verra bientôt. (Au fond, Freud et Lacan étaient - comme nous tous du reste - des produits des discours de leur époque).

« La gaine » est un mot qui renvoie d’un côté à un étui de protection, étroitement adapté à la forme de l’objet qu’il contient et en particulier étant le fourreau d’une arme blanche – ce qui nous renvoi à la fonction phallique ; mais ça peut être aussi une gaine plus « charmante », la gaine étant aussi un sous-vêtement féminin ; ce qui nous permet de comprendre que Lacan veut probablement dire dans ce paragraphe que pas-tout de la jouissance féminine est élevé au signifiant, c.à.d. marqué par la castration : pas-tout est fourreau pour le pistolet. Du reste si vous ouvrez le séminaire XX et vous vous référez au tableau des formules de la sexuation, vous verrez que si d’un côté la moitié femme, le « La » barré, peut se diriger vers le phallus côté gauche, une autre partie peut aller, côté droit, vers le S de grand A barré, là où la machinerie signifiante qui *normalise* défaille.

La dernière partie du paragraphe : « le chaussoir, de l’autre côté, ce n’est pas seulement au signifiant, mais bien aussi au pied qu’il aide ». Je pense que « l’autre côté » se réfère à l’autre moitié, donc le côté masculin. Le pied, je pense que ça veut bien dire ce que ça veut dire, surtout avec la gaine de tout à l’heure : la suite semble aussi aller dans ce sens « de faire chaussure, c’est sûr, à ce pied, les femmes (...) se font emploi à l’occasion ». On est bien ici du côté du sens, de la moitié-moitié complémentaire : l’homme et la femme, le pied et la chaussure, la clé et la serrure, ça fait sens. Lacan vient un peu gâcher la fête du sens : notamment on se souviendra que dans la réponse à la question V de Radiophonie, Lacan

nous disait déjà qu'une clé ne peut que « supposer » une serrure, mais l'un n'implique pas nécessairement l'autre et ils ne sont pas forcément « équivalents » (Radiophonie, p.432).

Donc, dans le paragraphe suivant, qu'on a déjà un peu commenté, Lacan joue sur l'homophonie entre « chaussure », « c'est sûr » et probablement « de Saussure » : ça revient à ce qui a été dit dans le paragraphe précédent : les femmes « se font emploi à l'occasion » au signifiant « Shaussurien », à la négativation d'une certaine jouissance. Aussi le « faire chaussure » nous renvoie au « faire l'homme » des hystériques, en bas de la page précédente : la dimension du semblant y est donc pointée.

Lacan nous précise d'emblée que « les femmes » considérées comme un ensemble, comme une « généralité », cette position va être vite « répudié(e) » avec la formule qu'il va bientôt nous donner de l'autre moitié du sujet. Le fait que la moitié dite homme soit « dure de la feuille » pointe aussi aux malentendus dans le rapport entre les sexes : par exemple, une moitié pouvant être plutôt fétichiste et l'autre érotomane et on ne s'entend plus.

Comme déjà souligné par Lacan dans le paragraphe précédent, même si le « chausse-pied » peut aider les femmes à faire rentrer le pied dans la chaussure, elles peuvent néanmoins s'en passer, c.à.d. que pas-tout de leur jouissance est négativé par la prise du signifiant.

Le MLF, mouvement de libération des femmes, était d'actualité au temps de l'Étourdit, ayant été créé en 1970 suite aux événements de mai 68 : pour Lacan, ce mouvement n'est qu'une manifestation, un « témoignage » du fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel. On voit qu'il reste mitigé vis-à-vis du MLF, en disant qu'il craint qu'il ne soit que « momentané ». Dans ce mouvement il y avait aussi des femmes psychanalystes, dont Antoinette Fouque – qui a suivi les séminaires de Lacan dès 1969 et commencé une analyse avec lui – et qui proposait de considérer à côté de la libido freudienne, une « libido utérine », voire « libido femelle » ou encore « libido 2 ». On peut supposer que Lacan devait s'opposer à cette « libido 2 », si on se souvient par exemple de comment il s'est déjà positionné vis-à-vis de la deutérophallicité à la page 464.

Enfin, cet aspect révolutionnaire du MLF et de mai 68 me fait un peu penser à la réponse à la question 4 de Radiophonie, où Lacan se moque un peu des « grandes révolutions », dont celle de mai 68, en disant que finalement le propre d'une révolution est que ça tourne rond, en revenant à la même place qu'avant, avec le luminaire maître toujours au centre, inchangé. Ce qui, par contre, pourrait propager un changement, un effet nouveau, serait le déplacement du discours (cf. question I Radiophonie) : le dire « il n'y a pas de rapport sexuel » propre au discours de l'analyste pourrait alors amener des effets inédits.

Ensuite, pour déchiffrer le paragraphe suivant, je me suis surtout basé sur la lecture de « la sexualité féminine » de Freud de 1931. Le terme « élucubration » concernant le complexe

d'Œdipe semble déjà nous annoncer la couleur. Selon Lacan, Freud - pour reprendre les mots du paragraphe précédent - force un peu les femmes à se faire chaussure pour le pied, notamment à l'aide de ce « chausse-pied » qui pourrait être ici le complexe d'Œdipe.

Lacan poursuit en nous signalant que c'est Freud lui-même qui a dit que la castration est chez la femme de départ, et qui donc la ferait « poisson dans l'eau » concernant le complexe d'Œdipe.

Voilà comment j'ai compris ce passage en me référant à la « sexualité féminine » de 1931 : ici Freud nous dit que chez la femme la « bisexualité » est bien plus marquée que chez les hommes ; notamment avec la présence chez elle et du clitoris – analogue au sexe mâle – et du vagin. Au début, toujours selon Freud, le vagin est presque inexistant et tout l'intérêt de la jeune fille concerne le clitoris- même s'il précise que certains observateurs auraient récemment (c.à.d. récemment en 1931) constaté la présence de « impulses » vaginales à une âge très précoce (j'ai lu la traduction de la Standard Edition, je me demande si ce terme anglais peut bien se référer aux « titillations » vaginales de tout-à-l'heure et que donc l'observateur auquel Freud se réfère ici est bien Karen Horney). Mais continuons.

Or, si d'un côté le garçon découvre la « possibilité de la castration » à la vue – on voit qu'on reste au niveau de l'image chez Freud – à la vue des organes génitaux chez la fille, chez cette dernière il en va différemment. Freud nous dit qu'à une âge très précoce, qu'il désigne de « pré-Œdipe », la fille reconnaît déjà sa propre castration, le fait que le clitoris ne soit pas véritablement un pénis, ainsi que – je cite – « la supériorité du mâle (détenteur du pénis) et de sa propre infériorité (en tant que femme) ». Je pense que c'est en ce sens qu'on doit comprendre la phrase de Lacan « la castration soit chez-elle de départ », c.à.d. avant-même l'entrée dans l'Œdipe. Aussi, le fait que par rapport à l'Œdipe la femme soit « poisson dans l'eau », je pense que ça se réfère au fait que chez elle – je cite toujours cet article de Freud de 1931 – « le complexe d'Œdipe n'est pas détruit (comme chez le garçon), mais bien créé par l'influence-même de la castration ».

Pourquoi ? Je crois qu'on peut trouver la réponse directement dans la suite du paragraphe. « du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère ». En effet, Freud montre dans l'article que si chez le garçon l'objet investi est toujours la mère, chez la fille il y a un transfert de la mère au père, que Freud met en parallèle avec le déplacement de l'investissement du clitoris au vagin au niveau anatomique. Et Freud de se demander, étonné, comment est-ce possible ce transfert. Une des raisons principales qu'il donne – entre autres – est justement le fait de la castration : protestation et révulsion – voire ravage – envers, je cite encore Freud – « la créature qui est sans le pénis » : elle-même, mais aussi sa mère. Et alors quel destin possible pour la fille ? Premièrement la frigidité, sans plus aucune activité sexuelle. Deuxièmement la protestation masculine, le « faire l'homme », que dans certains cas peut même amener à l'homosexualité. Ou alors, la voie propre vers la féminité, où la fille choisit

le père comme objet d'amour, en entrant donc, par la castration elle-même, dans le complexe d'Œdipe. On voit donc que chez la fille la castration crée l'Œdipe, en la faisant donc « poisson dans l'eau ».

Alors, au fond, qu'est-ce ce ravage chez la femme ? Il consiste en quoi selon Lacan ? La femme « semble bien attendre (de sa mère) comme femme plus de substance que de son père, - ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage ». Pour Lacan, ce n'est pas tant l'organe qui est attendu, mais bien les mots, les signifiants qui défont à donner une forme à cette substance qu'est la jouissance féminine. Le ravage maternel est que la mère n'a pas les signifiants pour dire ce qu'est cette jouissance – et ceci de structure (pensons au S de grand A barré de tout-à-l'heure dans les formules de la sexuation côté féminin) : de ce fait, la fille va chercher ce qui manque de l'autre côté, dans l'autre moitié – d'abord chez le père, ensuite chez l'homme qu'elle se sera choisie ; mais elle n'y trouvera qu'un substitut, un semblant. Et le ravage qu'elle vit avec son propre père – voire avec son homme – ce ravage comme souligné par Lacan « étant second », car ça ne vient que répercuter le ravage original avec sa mère.

Au niveau de la clinique, on sait que l'une des plaintes récurrentes des femmes est en effet que leur homme ne leur parle pas assez ; ou alors il parle, même trop, mais il ne dit pas ce qu'il faudrait lui dire. Aussi, comme souligné par La Sagna, on peut retrouver dans la clinique certaines femmes qui sont prêtes à sacrifier tout leur avoir, se ruiner pour un homme – et ceci pour recevoir de l'être, c.à.d. le signifiant qui dirait ce qu'est être une femme. Mais à nouveau, ce qu'elles trouvent n'est qu'un substitut, un semblant à ce qu'il n'y a pas : elles peuvent alors venir incarner ce semblant, le « chausser », être la femme, certes, mais l'être... pour un homme, qui lui, « a » cette femme. C'est ça être le phallus et c'est ça l'avoir. Terminons en rappelant que Freud et Lacan nous disent qu'une possible solution à ce ravage est que les femmes peuvent l'avoir aussi, le phallus, même plusieurs – mais voilà que la vie reproduit donc la question (cf. page 456).

Avant d'aborder le paragraphe où enfin Lacan « abat ses cartes » ; un petit mot que j'aimerais ajouter : à mon sens, les formules de la sexuation ne représentent pas les hommes à gauche et les femmes à droite : ne « glissons » pas comme Freud dans l'anatomie et le visuel. Nous sommes tous des parlêtres, et donc nous sommes tous rangés du même côté, tous et toutes soumis à la castration du fait même de la frappe et du cisaillement du signifiant sur le corps, qui vient nous *thommer*. Donc tous à gauche. Et certains parlêtres, dans certains moments de leur vie, dans certains franchissements, peuvent expérimenter, peuvent vivre et peut-être même en dire quelque chose de l'autre-moitié du sujet. Voilà, je tenais juste à préciser ce point que je trouve très important, car il nous donne aussi une certaine égalité clinique fondamentale entre les parlêtres.

Concluons !

Dans le paragraphe suivant Lacan nous donne enfin la formule de l'autre moitié du sujet. Nous avons ici deux modes quantiques, deux quanteurs, qui viennent « satisfaire » cette autre moitié. Lacan me semble jouer sur deux acceptions du mot satisfaire : d'un côté satisfaire au sens de répondre d'une nécessité d'ordre logique, mais on peut aussi l'entendre comme « la, satisfaire », surtout que dans le paragraphe précédent on parlait de ravage.

Aussi, on constatera que la fonction est toujours la même que pour l'autre moitié, la fonction phallique : ce sont les « modes » qui changent, ces modes n'étant pas sans lien avec le tout début de l'Étourdit où il était déjà question des « modes » de l'indicatif et du subjonctif (cf. p.450).

Donc, paragraphe suivant, Lacan nous donne ces deux modes de l'autre moitié du sujet.

On peut entendre « diffamer » dans le « dit femme » : souvenons-nous de ce qu'on a dit auparavant de la race et de ce qui n'est pas un homme...

Pour la formule elle-même, je ne vais pas la commenter ici, mais je vous conseille de lire « L'homologue de Malaga » de JAM, où il donne une explication très éclairante des formules de la sexuation, à l'aide notamment de bonbons et de chocolats.

Ensuite, Lacan nous précise que cette écriture n'est pas d'usage en mathématique : ni de nier le quanteur existentiel, ni surtout de nier le quanteur du « tout », qui – de nier ce « tout » - ne donne justement pas « aucun », mais bien « pas-tout ». Donc ici, contrairement à l'autre moitié, il n'y a pas d'exceptions, pas de père pour les « pourtouter », voire pour les souler-soulier, puisqu'avant on parlait de chaussures. S'il n'y a pas d'exception, il n'y a pas d'ensemble universel : on ne peut donc pas avoir une classe, une catégorie, un organon, voire une race. Il faut donc procéder à partir du singulier, du un-par-un. (Dominique va amener lors de sa présentation des précisions très subtiles sur ce « un-par-un », autant du côté droit, que du côté gauche des formules de la sexuation).

Dans le paragraphe suivant, Lacan nous dit que même si ce qu'il vient de faire « ça ne se fait pas » en mathématique, c'est bien de là que « se livre le sens du dire ». Le « ne se fait pas » je l'entends comme ce qui peut venir contrer l'universel, c.à.d. venir contrer tout ce qui est du domaine du « possible » : ce que Lacan vient de faire, ce n'est pas *possible* en mathématique, et pourtant c'est justement d'un autre mode que celui du « possible » que « se livre le sens du dire ».

Lacan reprend son « nyania » : je vous donne ici ma lecture. J'entends principalement ce « nyania » comme une onomatopée « gna gna gna », c.à.d. le blablabla « qui bruit des sexes en compagnie », un peu comme ces « fleurs de rhétorique » de ces deux bonnes femmes de la page 464. Donc d'un côté le « nyania » pointe au « il n'y a pas » du rapport sexuel, de l'autre il me semble indiquer ce qui vient faire suppléance, c.à.d. le blablabla du sens, voire même de la joui-sens dont se nourrit le symptôme. À nouveau, il n'y a pas de rapport sexuel, et donc, de ce fait même, on ne « nyania » que de ça.

Alors, avant-dernier paragraphe : Lacan nous dit ici que ce qu'Aristote a amené dans la partie « De l'interprétation » de son Organon, avec ce qu'on a nommé son « carré logique », eh bien ce n'est pas là qu'on va retrouver le « sens du dire ».

C'est un paragraphe extrêmement compliqué à déchiffrer, même s'il me semble que finalement Lacan veut juste dire une chose très simple : à savoir, qu'avec la logique aristotélicienne, son organon, on reste dans la dimension de l'universel - même pas de l'universel comme l'entend Lacan, avec le « touthomme » en un seul mot, où l'universel se réduit au possible, avec l'exception que le fonde ; mais bien à l'universel classique des philosophes où il y a un « tout », nécessaire et sans exceptions, comme on va le voir maintenant.

Alors pour ce paragraphe je me suis basé sur l'article de Brunschwig « La proposition particulière chez Aristote » dans les Cahiers pour l'Analyse, volume 10.

Dans les premières lignes de ce paragraphe, je crois que Lacan nous dit comment Aristote pourrait lire les quanteurs lacaniens côté féminin « de réduire nos quanteurs à leur lecture selon Aristote ». Donc le premier quanteur existentiel, Aristote le lirait comme « nexistum », c.à.d. comme « il n'existe pas de X », donc comme une « particulière négative » en terme aristotéliciens. Le deuxième, celui du pas-tout, Aristote le lirait comme « nulnest », c.à.d. comme « aucun X », donc comme une « universelle négative ». On voit déjà les deux lectures différentes, en opposition, entre d'un côté le « pas-tout », qui renvoie plutôt à l'inconsistance, alors que le « aucun » est encore lié à l'universel. « L'universelle négative », le « nulnest », Brunschwig nous dit qu'en langage aristotélicien elle s'énoncerait : « A n'appartient à aucun B ». Pourquoi ensuite, selon Lacan, Aristote « égalerait » le « nexistum » au « nulnest », la dimension de l'existence, du particulier, avec celle de l'universel ? Ce point est très simple, c'est « logique », au sens de la logique traditionnelle : si « A n'appartient à aucun B », on doit nécessairement avoir que « Il n'existe pas de A qui appartient à B », c.à.d. qu'on ne peut pas avoir d'exceptions, sinon la règle tombe. S'il y en a au moins un des A, s'il en existe au moins un qui appartient à B, la proposition « A n'appartient à aucun B » est fautive. Donc chez Aristote, l'exception viendrait infirmer la règle. On voit donc que le « aucun » et le « sans exception », l'universel et le particulier, vont de pair l'un avec l'autre, ils « s'égalent ».

Nous avons désormais le passage sur le « me pantes ». Brunschwig nous dit que le « me pantes » chez Aristote se réfère à la « particulière négative » dans son carré logique : elle s'énonce par « A n'appartient pas à quelques B ». Néanmoins, Brunschwig nous dit qu'Aristote utilise parfois une autre formule, équivalente pour lui à la précédente, pour décrire la particulière négative et qui s'énonce « A n'appartient pas à tout B ». C'est ce « pas à tout » notre « me pantes », que Lacan dit justement qu'Aristote « a pourtant su formuler ».

Voilà maintenant la partie la plus intriquée : pourquoi le « me pantes » cette particulière négative chez Aristote nous renvoie à « l'existence d'un sujet à dire que non à la fonction phallique » ? Autrement dit pourquoi le « me pantes » renvoi à l'exception ? Lacan me semble s'appuyer sur ce qu'Aristote appelle dans sa logique le rapport de « contrariété » entre les deux particulières : la particulière positive « A appartient à quelques B » et la particulière négative « A n'appartient pas à quelques B » ou « A n'appartient pas à tout B », ces deux particulières peuvent être vraies les deux en même temps (même si ce n'est pas nécessaire) : autrement dit on peut avoir au même temps que « quelques A appartiennent à B », ainsi que « quelques A n'appartiennent pas à B » ; voire en d'autres termes - en nos termes - on peut avoir que « quelques-uns disent que oui à la castration, quelques autres, au-moins-un existe, qui disent que non à la castration ».

C'est très complexe tout ça, pas toujours clair : mais en gros, on voit comment Lacan en s'appuyant sur la « contrariété » entre les deux particulières chez Aristote, arrive à faire surgir son « existence d'un sujet à dire que non à la fonction phallique » ; en tout cas dans ma lecture.

Je conclus : ce n'est donc pas cette logique aristotélicienne, nous dit Lacan, qui va contrer l'universel et nous livrer le sens du dire. Qu'est-ce que donc le sens du dire – dernier paragraphe de la page 465 ? Je passe maintenant la parole à mon homonyme.

Dominique Rudaz